

« La disparition » de Georges Perec

I. Résumé

Si ce n'était que nous sommes en principe au courant, nous ne nous rendrions compte de rien : dès les premiers mots, quelque chose manque, mais quoi ? Une lettre disparu, une lettre que nous utilisons beaucoup : "e". Une fois la technique déployée, l'histoire se met en marche. L'avant-Propos nous livre un contexte social houleux et sans sur fond d'annonce radio faite à la population : les vivres vont bientôt manquer. Beaucoup de gens disparaissent, mis à mort dans l'affolement général, et Perec s'amuse à élaborer un texte aussi sonore qu'hallucinant qui se termine par "Chacun haïssait son prochain".

Le texte est divisé en cinq parties (numérotées I, III, IV, V, VI) qui ont chacune pour titre le nom d'un personnage. Première partie, histoire d'Anton Voyl. Victime d'insomnie, il écoute un peu la radio le matin, puis se plonge dans la contemplation de son tapis dans lequel il voit, au fil de son imagination, mille scènes s'élaborer. Pour soigner son insomnie, un médecin lui conseille une "ablation du sinus" qui cependant ne change rien à ses insomnies ni à ses hallucinations. Il maigrit, en proie à ses visions, se croit dans un roman dont il est le héros. Ismaël, un des personnages, que le lecteur commence à suivre dans ses pérégrinations. Un leit-motiv ("Tout avait l'air normal, mais ...") avertit le lecteur que nous naviguons désormais dans une fiction intérieure à la fiction. Notre héros décide de tenir son journal qui a pour titre "La disparition", mais le journal se transforme à son tour en ébauche de roman. Ar

Voyl, guetté par une forme de folie, pense que quelque chose a disparu mais quoi ? A la page 55, c'est notre personnage qui disparaît. Nous passons alors à l'histoire d'Amaury Cons, l'ami d'Anton Voyl, qui vient fouiller la villa de ce dernier pour élucider sa disparition. Amaury tombe sur le journal de Voyl et le lit. On commence à comprendre que ce qui tourmentait Voyl a quelque chose à voir avec la disparition préméditée d'un avocat marocain nommé Hassan Ibn Abbou. Plusieurs personnages se lancent à la poursuite d'indices sur la disparition de Voyl, puis le fameux avocat est mystérieusement poignardé. Le huitième chapitre nous donne à lire le journal de Voyl, variation sans intérêt sur le roman *Moby Dick*, de Melville. Le chapitre se termine sur un jeu de mot idiot. Puis on se retrouve aux funérailles de l'avocat, dont on découvre brutalement que le corps a disparu.

La partie III (qui continue l'histoire) est consacrée à Douglas Haig Clifford. Amaury discute avec Arthur, ami de Voyl, qu'il a rencontré à l'enterrement de l'avocat disparu. Ils partent ensemble en train pour Arras. Le lecteur atterrit dans un nouvel univers où interviennent de nouveaux personnages (histoire d'Olga et Augustus) puis de nouvelles rencontres avec Amaury qui rencontre à Arras ces deux personnages. Ils lui montrent un avertissement qu'ils ont reçu d'Anton Voyl par la poste, un mois avant sa disparition : nouvelles énigmes à déchiffrer en forme de poèmes que les protagonistes déchiffrent ensemble. Chacun savourait son madrigal, tâchant d'y saisir un fil, un jalon" écrit Perec qui certainement s'amuse de chercher à perdre son lecteur ! Le style semble devenir de plus en plus énigmatique, parfois codé, et l'on comprend que maintenant trois personnages ont disparu (Voyl, l'avocat et un nommé Haig). Mais voici qu'Augustus meurt subitement après avoir vu le mystérieux Zahir dans la nuit qui suivit une soirée arrosée. Dans un mouvement rétrograde, l'histoire d'Augustus est donnée (c'est la Squaw, un des personnages de cette soirée, qui raconte) de comprendre ce qu'est ce fameux Zahir, lequel a un lien avec Haig, fils adoptif d'Augustus. Puis on apprend et semble contemporain de la mort d'Othon Lippmann, qui fut le gourou d'Augustus. Puis nous apprenons enfin l'histoire de Douglas Haig, nouée sur de nouvelles énigmes sans sens (du genre "un Blanc sur un Bord de Billard") mais dont l'une délivre le sens de la disparition d'Anton Voyl.

La partie IV nous donne le portrait de la fameuse Olga. Nous sommes toujours pris dans le récit de la Squaw... Arthur résume le nombre de morts (Haig, Voyl, Augustus, Ab Lippmann) puis le lecteur s'enfoncé dans une aparté donnée par Perec (sous la voix d'Augustus) sur la filiation d'Olga née Mavrokhordatos, aparté censée être donnée du v d'Anton Voyl. Le lecteur comprend qu'il s'agit de remonter le temps et d'éviter la Damnation qui cause toutes ces morts. Cette Damnation se dit aussi "Maldiction", dite aussi "Soif de Non-Dit". Puis Olga meurt à son tour. Et un peu plus tard, Amaury... Ce qui permet d'ouvrir la partie V : les péripéties tout aussi rocambolesques atteignent les personnages dans un temps rétrograde puisque nous y sommes contemporains de la vie d'Amaury, toujours sur fond de tentatives pour élucider les filiations du genre "Ton papa fut mon papa"... Ces filiations nous apprennent quelque chose sur un frère d'Amaury et Amaury lui-même : le père commun qu'ils se découvrent naquit à Ankara. L'histoire du père et de ses six fils (dite par Arthur) imite le ton d'un conte oriental et livre l'idée d'une damnation qui pèse sur les fils devant mourir tour à tour. Partie VI : voici l'histoire d'Arthur, qui apprend être le père d'Ottavio. Ils sont aux prises avec la lecture d'un manuscrit découvert, dans lequel manque tous les noms. Puis Ottavio s'aperçoit qu'également manquent tous les " ...". Que manquait-il, au juste ? Il ne le saura pas. L'énigme de ce qu'il a vu qui manquait débouche sur sa mort brutale à son tour, bientôt suivi par Arthur qui meurt aussi, rayé d'un trait de plume par Aloysius sur la liste de noms. Un destin fatal et absurde semble s'acharner sur les protagonistes.

II. Analyse

Perec s'explique dans le Post-Scriptum sur l'ambition qui l'a conduit "tout au long d'un fatigant roman". Il a choisi, "lui qui n'avait pas un carat d'inspiration" comme sujet de son roman "biscornu" le "support stimulant" de la langue complètement débridée grâce au maniement constant des accumulations et des manques, des listes et des disparitions, des emboîtements successifs, tout cela pour donner assez de coups de ponçage abrasifs à son roman afin de laisser place nette aux futurs écrivains qui pourront renouveler le terrain.

Le lecteur d'aujourd'hui n'est peut-être plus aussi sensible que ne le fut celui qui délectait autrefois avec la mode du "nouveau roman", fait de chausses-trappes, déviations, parcours dignes du graphiste Escher. Quant aux jeunes lecteurs de notre époque, il leur est difficile de ne pas lâcher le roman au bout de quelques pages. La méthode provocatrice adoptée par Perec (aucun "e", donc invention de quelques mots ad hoc pour remplacer ce qui manque) est ici d'un humour glacial confinant à l'agression, puisqu'au final, au niveau symbolique, il reste peu de contenu et peu de sens, à part dresser des personnages qui sont mis à mort rapidement d'une façon absurde. Le lecteur pourrait penser que Perec ne s'agit qu'à s'amuser. Il cite à la fin de l'ouvrage des poètes qui ont joué avec la langue, cherchant "noyelle inconnue (sic!)", "l'alphabet magique", "l'hyéroglyphe mystérieux" et fut certainement inspiré par la citation de E. Baron qu'il donne en fin de son ouvrage: "Chez les Papous, le langage est très pauvre ; chaque tribu a sa langue, et son vocabulaire s'appauvrit sans cesse parce qu'après chaque décès on supprime quelques mots en signe de deuil ; ce deuil qui renvoie certainement à la mort tragique des parents de l'auteur."

III. Biographie de l'auteur

Georges Perec est un écrivain français d'origine polonaise, né à Paris en 1936 et mort à Ivry-sur-Seine en 1982. Il perd ses parents dans les années 39-40 : son père, engagé dans l'armée française meurt à la guerre, et sa mère, juive, est déportée au camp de Drancy. Il a été documentaliste en physiologie au CNRS de 1962 à 1978. A partir de 1967, il devient membre de l'Oulipo où il rencontre Italo Calvino et Raymond Queneau. Il adopte l'utilisation de contraintes formelles et de jeux codés comme technique de style et publie *Les choses* (1963), *Une histoire des années 60* (1965) qui obtient le Prix Renaudot. Son roman *La disparition* (1969) est un ouvrage "lipogrammatique" : la lettre "e" a été ôtée, lettre qui représente "hé" hébraïque signifiant l'énergie vitale. En 1978 il publie *La vie mode d'emploi*, une exploration originale de la vie de chacun des habitants d'un immeuble.

